

DOM EUGENIO RIXEN

« *Pas de vie chrétienne sans engagement* »

Eugène Rixen, évêque de Goiás au Brésil, est originaire de La Calamine, une des communes de langue allemande de Belgique. Depuis des années, il soutient les paysans « sans terres » qui s'organisent pour obtenir un lopin à cultiver et ainsi nourrir leurs familles et la population locale.



Je suis né en 1944 à La Calamine, en Communauté germanophone, où j'ai fait mes écoles primaires. Ensuite, j'ai suivi une formation pour devenir instituteur en 1964 à Theux. Et puis je suis entré au Séminaire à Saint-Trond pour y étudier la philosophie et me préparer à la prêtrise.

– *Pourquoi ce choix de la prêtrise ? Une évidence pour vous ?*

– À l'époque, je travaillais beaucoup avec le Patro, qui a été pour moi une expérience d'ouverture aux autres. En m'impliquant dans ce service avec et pour les jeunes, dans quelque chose d'utile à la société, je trouvais ma propre joie, mon propre bonheur. C'est à la fin de mon apprentissage philosophique que quelqu'un du Séminaire de l'Amérique latine est venu me demander s'il n'y aurait pas des séminaristes intéressés pour le rejoindre. J'ai entendu cet appel et j'y ai répondu. En 1966, je suis donc parti à Louvain pour y faire mes études de théologie. J'ai été ordonné à Saint-Vith en 1970. J'ai ensuite eu la joie de faire deux ans de spécialisation en catéchèse, toujours en lien avec mon départ pour l'Amérique latine. Mais avant de partir, je suis resté sept ans comme vicaire à Welkenraedt. J'ai travaillé sur tout le plateau de Herve, surtout au niveau de la catéchèse et des jeunes. Je me suis également engagé dans un travail social, à La Berge. Il s'agissait d'accueillir des jeunes et des adultes qui ne savaient pas où aller. Cette maison leur offrait un accueil, un lieu où reprendre ses marques, pour mieux redémarrer ensuite.

– *Certains auraient pu penser que ce travail social n'a pas un grand lien avec la vie sacerdotale... Mais pour vous c'est essentiel ?*

– J'ai toujours vécu ainsi : une forte spiritualité centrée sur une lecture de la Bible et surtout des évangiles et en même temps un engagement social. La foi qui ne s'engage pas n'est pas une véritable foi.

– *Et après sept ans de vicariat, une demande vous parvient...*

– Oui, j'ai reçu une lettre me demandant de partir au Brésil pour travailler avec les jeunes et la catéchèse. C'était l'objectif premier. Je suis parti au début de l'année 1980 dans le diocèse de Lins. J'ai pris en charge la catéchèse, les jeunes et me suis occupé de la formation des prêtres. Mais rapidement, j'ai aussi commencé à travailler avec les « sans-terres ». Ces

hommes et ces femmes ne possèdent aucun terrain ou ont été victimes d'expropriation. Ils cherchent une nouvelle terre pour pouvoir travailler et nourrir leur famille. Cela ne peut pas se faire sans lutte. Et, comme là-bas la population croît beaucoup en l'aide de l'Église dans ses combats, je me suis engagé avec eux, jusqu'à aujourd'hui. C'est d'ailleurs une des raisons de mon retour en Belgique. Je veux partager cette lutte pour la dignité humaine avec les chrétiens de Belgique. Je peux compter sur le soutien de l'ONG belge Entraide et Fraternité dont c'est le thème de la campagne cette année.

– *Comment êtes-vous finalement devenu évêque de Goiás ?*

– En 2006, j'ai été ordonné évêque auxiliaire et trois ans plus tard évêque titulaire de Goiás, un diocèse qui était très engagé dans cette pastorale des « sans-terres », celui où il y a le plus de problèmes terriens.

« Si l'Église n'est pas au cœur des combats sociaux, comment pourrait-elle témoigner de celui qui a pris corps d'homme pour que nous ayons la vie et l'ayons en plénitude ? »

Mon prédécesseur, Dom Thomas Balduino a été le fondateur de cette pastorale et était lui-même fortement impliqué dans cette lutte. Le nonce, sachant que j'avais une grande sensibilité pour ce travail, a probablement proposé ma nomination.

– *Le fait de n'être pas Brésilien d'origine a-t-il posé problème ? Et devenir évêque a-t-il changé votre regard ?*

– Pas du tout. Au Brésil, on ne se sent jamais étranger. C'est un pays très métissé composé d'Indiens, d'Africains, de Portugais, d'Italiens et bien d'autres encore. En devenant évêque, j'ai toujours voulu rester fidèle à moi-même. Ceux qui m'ont choisi connaissaient mes options de vie. Je n'ai jamais rien caché de ce qui m'habitait profondément, de ma manière de voir les choses et de m'engager. S'ils m'ont pris, c'est pour continuer dans cette voie.

– *Quels sont les personnages qui vous inspirent ?*

– De grandes figures m'ont marqué. Dans ma jeunesse, c'était la Père Damien Deveuster qui avait choisi d'aller vivre à Molokai avec les lépreux. Un autre personnage-clé, c'est Cardijn. J'ai d'ail-

leurs fait mon travail de licence sur sa méthode, voir-juger-agir. En Amérique latine, on utilise sa méthode pour réaliser les plans pastoraux. On y a ajouté le verbe « célébrer » pour montrer que cette démarche s'inscrit aussi dans la manière de prier et de dire Dieu comme quelqu'un qui marche avec nous. Une autre personnalité est évidemment Mgr Helder Camara. Dès que je suis arrivé au Brésil en 1980, j'ai été lui rendre visite. Sa manière d'accueillir était extraordinaire. Il ne fallait pas attendre trois mois avant d'avoir une audience !

– *Un échange riche de sens, qui vous a marqué ?*

– Oui. Je lui ai demandé : « *Que voulez-vous que je fasse ici au Brésil ?* » Il m'a dit alors une phrase que je n'oublierai jamais. « *Reste près des pauvres, et eux te diront ce que tu dois faire.* » Dans la chapelle du centre diocésain de Goiás, on peut lire

une phrase qui rappelle que l'Église est le peuple de Dieu. C'est cette affirmation qui me guide et qui m'a toujours guidé. Si l'Église n'est pas au cœur des combats sociaux, comment pourrait-elle témoigner de celui qui a pris corps d'homme pour que nous ayons la vie et l'ayons en plénitude ?

– *Comment expliquez-vous, au Brésil, une certaine désaffection de l'Église catholique vers les mouvements essentiellement pentecôtistes ?*

– La raison est historique. Au Brésil, être catholique et portugais allait de pair. C'est à la fin du XIX^e siècle qu'est apparue la séparation progressive de l'Église et de l'État. Une bonne partie des gens n'a jamais vraiment été évangélisée en profondeur. Actuellement, on voit donc beaucoup d'églises évangéliques et néopentecôtistes. Elles basent leur foi sur trois éléments. La religion est d'abord proposée comme un moyen de devenir prospère. Si tu as la foi, tu deviendras riche. Vient ensuite la promesse de guérison. Comme les soins de santé de qualité ne sont pas accessibles à tous, les gens sont tentés d'y recourir. Enfin, on y apprend la pratique d'exorcisme pour chasser les démons qui sont présentés comme la cause de tous les maux. Ces courants font appel à une religiosité, un Dieu pour moi, alors que la foi catholique propose plutôt des chemins pour vivre l'Évangile et la recherche de justice que le Christ propose.

– Pour vous, quels sont les enjeux principaux actuels du Brésil ?

– Le problème principal est celui de la terre. Nous organisons bientôt une rencontre sur cette question cruciale, avec tous les évêques. Nous sommes environ trois cents et allons réfléchir sur la réforme agraire. Le Brésil est vraiment une terre de contraste. Des gens possèdent dix, vingt mille hectares de terre, et même plus. Mais ces terres servent essentiellement pour la monoculture et pour produire des biens commercialisés dans les pays du Nord : production de soja, de céréales pour nourrir nos bovins, d'agro-carburants dont la conséquence est la déforestation. Et sur place, les gens n'ont pas à manger. Ces propriétaires possèdent les trois-quarts des terres. Seul le dernier quart est consacré à l'agriculture familiale, pour produire ce qui est nécessaire pour vivre. C'est pourquoi avec l'ONG Entraide et Fraternité, nous défendons l'agriculture familiale. Elle préserve beaucoup mieux la nature que l'agro-business dont le seul objectif est de faire de l'argent.

– L'agro-business continue-t-il de s'étendre au Brésil ?

– Ces dix dernières années, le gouvernement a fort soutenu ce secteur. Aujourd'hui, la construction des nouveaux stades de football pour le Mondial, qui va coûter des fortunes, est très mal ressentie par les pauvres qui se sentent exclus. Tout cela est en grosse partie financé par l'argent de l'agro-business. Des manifestations éclatent, surtout chez les jeunes. Ils se plaignent qu'il n'y a pas d'argent pour la santé, l'éducation, le transport. Même si la misère-crasse a reculé dans le pays, il reste de profondes inégalités. La répartition des richesses est injuste et l'actuel gouvernement n'a pas un véritable projet de réforme agraire. La lutte reste indispensable même si elle est difficile.

– Le prix à payer pour lutter est parfois très lourd. Qu'en est-il aujourd'hui ?

– Le Brésil compte énormément de martyrs. Et ça continue. Un de mes confrères, Mgr Calsadiglia, a fait bâtir une chapelle en l'honneur de tous ceux qui ont perdu la vie pendant la dictature militaire et à cause de la lutte pour la terre. Une des dernières victimes, la plus connue, est une religieuse américaine, sœur Dorothy, qui faisait partie de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur. Elle a

été abattue par un propriétaire terrien alors qu'elle se battait pour la défense des petits paysans amazoniens. L'agro-business avance de plus en plus dans la forêt amazonienne pour des cultures intensives de soja. Les habitants locaux ont été dépouillés de leur terre, leur acte de propriété ayant été déclaré non-valide. Dans mon diocèse, un prêtre italien a aussi été victime d'un attentat et il est resté aveugle. Un syndicaliste qui voulait protéger les sans-terres a également été tué. Mais la lutte continue. La Commission Pastorale de la Terre essaye de faire en sorte que des titres de propriétés soient octroyés aux paysans, ce que n'acceptent pas facilement les gros propriétaires terriens. Ce n'est évidemment pas suffisant. Il faut aussi aider les paysans à produire et à vendre. C'est la condition pour avoir un revenu digne.

« Je fais partie de celles et ceux qui puisent à la source de Charles de Foucauld qui va, un peu comme le Père Damien, là où personne ne veut aller. »

– Qu'est-ce qui continue à vous animer ? À quelle source allez-vous puiser ?

– Probablement une profonde foi dans l'Évangile de Jésus. Dans l'Évangile de Luc, pour annoncer la Bonne Nouvelle, Jésus proclame : « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a confirmé par l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur. » (Luc 4, 18.) Je voudrais que ma vie puisse être une Bonne Nouvelle surtout pour les pauvres qui souffrent. Avec le peu de moyens que l'on a, il faut tenir bon et semer l'espérance. Je fais partie de celles et ceux qui puisent à la source de Charles de Foucauld qui va, un peu comme le Père Damien, là où personne ne veut aller.

– L'option préférentielle pour les pauvres est-elle portée par l'ensemble des évêques brésiliens ?

– Non. Nous avons un bon groupe d'évêques qui se soutiennent mutuellement. Mais tous les évêques ne vont pas dans ce sens. C'est aussi ce qui fait la richesse de l'Église. On arrive à vivre dans des contradictions qui peuvent apparaître comme insurmontables. Ce n'est pas tou-

jours négatif. Personne n'a une vue absolue des choses. Mais aujourd'hui, nous nous sentons confortés par le message du pape François. On sent un souffle nouveau.

– Vu votre expérience, quelles propositions pouvez-vous formuler aux chrétiens du vieux continent ? Ils semblent parfois mal à l'aise avec la sécularisation perçue comme un danger plutôt qu'un enjeu à relever. Comment dire Dieu et vivre Dieu aujourd'hui ?

– J'ai accueilli 106 jeunes pendant les JMJ au Brésil. Ils ont été marqués par le fait qu'ici, la foi est naturelle et que l'engagement social en fait partie intégrante. L'un ne va pas sans l'autre. J'ai l'impression que quelque chose va revenir. L'être humain a besoin du transcendant. Au niveau de la foi chrétienne, on a un message formidable à transmettre.

En Europe, l'Église devient moins puissante dans des institutions qui dominent la société. C'est certainement une condition pour que l'Évangile devienne plus transparent. Il me semble que beaucoup vont s'intéresser de nouveau aux questions de la transcendance. On sent un fond inspiré par les valeurs chrétiennes de solidarité et de justice.

– Comment inviter les hommes à découvrir la personne de Jésus-Christ ?

– Le christianisme n'est pas une morale, un dogme. C'est d'abord la rencontre d'une personne, le Christ, que l'on veut imiter et mettre en pratique dans sa vie quotidienne, personnelle et collective. Au Brésil, j'ai appris à lire la Bible autrement, notamment grâce à Carlos Mesters. Non pas dans une vision uniquement intimiste mais comme un chemin de libération. J'ai vu la misère de mon peuple, je suis avec lui. Je suis venu la libérer de l'esclavage. Je ne suis pas un Dieu absent, loin de mon peuple. Je chemine avec lui dans ses joies et ses souffrances, dans ses luttes et ses espérances. Il n'y a pas de vie chrétienne sans engagement. Ce qui me frappe aussi en Belgique, c'est la place que les étrangers prennent dans les communautés chrétiennes. Que ce soit à Bruxelles ou ailleurs. C'est vraisemblablement un défi. Comment les communautés chrétiennes du vieux continent sont-elles prêtes à redécouvrir l'Évangile autrement grâce au partage avec ces hommes et ces femmes qui viennent d'ailleurs ?